

C. ROY

ÉTUDES SOUDANAISES

Le Noir du Yatenga

*Mossis — Nioniossés — Samos
Yarsés — Silmi-Mossis — Peuls*

PAR

L. TAUXIER

ADMINISTRATEUR DES COLONIES

PARIS

ÉMILE LAROSE, LIBRAIRE ÉDITEUR

11, RUE VICTOR-COUSIN, 11

Le Noir du Yatenga

ÉTUDES SOUDANAISES

Le Noir du Yatenga

*Mossis — Nioniossés — Samos
Yarsés — Silmi-Mossis — Peuls*

PAR

L. TAUXIER

ADMINISTRATEUR DES COLONIES

PARIS

ÉMILE LAROSE, LIBRAIRE ÉDITEUR

11, RUE VICTOR-COUSIN, 11

DU MÊME AUTEUR

Le Noir du Soudan. — Pays Mossi et Gouroussi. Documents et analyses. — 1912. in-8°. 12 fr.



GN65R

F9T85

1711413

Introduction

Ce fut le 22 septembre 1878 que commença l'expansion française vers le Niger à partir du Haut-Sénégal déjà tenu jusqu'à Médine. A cette époque la France possédait la côte sénégalaise où elle était installée depuis Louis XIV; elle était en outre remontée, le long des rives du fleuve, à travers le pays toucouleur, jusqu'au pays khassonké. En 1855 nous avions défendu victorieusement Médine, capitale du Khasso, contre le conquérant El-Hadj-Omar. C'est de là que reprit la marche en avant en 1878. Le 1^{er} février 1883 le Niger était atteint à Bamako. Le 12 décembre 1893 — dix ans après — nous étions à Tombouctou. Le 19 mai 1897, nous nous installions à Say, la boucle du Niger conquise. Enfin le 22 avril 1900, parvenus jusqu'au Tchad, nous attaquions Rabah, le Samory de ces contrées, qui était vaincu et tué à la bataille de Kousseri. Ainsi, en une période de vingt-deux ans, avait été constitué notre empire de l'Afrique occidentale française.

L'œuvre intellectuelle suivit de près l'œuvre militaire. Elle avait été préparée déjà par des voyageurs dont les noms sont connus de tous : GOLBERRY (1785-1787), MUNGO-PARK (1795-1805), MOLLIER (1816-1818), GORDON-LAING (1821-1822), René CAILLIÉ (1824-1828), RAFFENEL (1846-1856), BARTH (1849-1855), HECQUARD (1853), LAMBERT (1861), MAGE (1863-1866), NACHTIGAL, OSCAR LENZ, etc. Au moment où nous reprenions notre marche en avant vers le Niger le voyageur Paul SOLEILLET (1878-1879) atteignait Ségou déjà vu par d'autres voyageurs. BÉRENGER-FÉRAUD résumait en 1879 dans son livre : *Les Peuplades de la Sénégambie* ce que nous savions à cette époque des Ouolofs, des Sérères, des Toucouleurs, des Soninkés, des Malinkés et des Bambaras. DE CROZALS, en 1883, dans une thèse qui est encore ce qui a été fait de plus complet et de mieux sur les Peuls en général, faisait le bilan, au début de la conquête de nos connaissances sur cette race intéressante. Les explorations allaient leur train : la mission GALLIÉNI (1880) mi-militaire, mi-diplomatique en pays malinké et bambara jusqu'à Ségou, les voyages de BAYOL et de NOIRROT dans le Fouta-Djallon (1881), enfin la grande exploration du capitaine BINGER (1887-1889) du pays bambara au pays dyoula de Kong en passant par chez les Sénoufos, les Bobos et les Mossis. Cette belle exploration

marque une date et est la dernière des grandes randonnées en territoire inconnu dans un pays qui allait bientôt être conquis complètement par les armes françaises.

Il a été beaucoup écrit depuis sur les populations de notre Afrique occidentale. Sans vouloir citer ici tous les ouvrages qui ont été publiés à ce sujet nous pouvons passer en revue les principales races en indiquant ce qui a été fait de plus important sur chacune d'elles.

Sur les Khassonkés qui ont été pourtant atteints les premiers par notre expansion, puisqu'en 1855 nous étions déjà installés chez eux, il faut attendre jusqu'à 1915 pour avoir un ouvrage important, à savoir : *Les Khassonké, monographie d'une peuplade du Soudan Français* de Ch. MONTEIL, auteur dont nous aurons à reparler plus loin.

On pourrait en dire autant des Soninkés (ou Sarakolés) : nous avons été pour ainsi dire toujours en relation avec eux dès notre installation au Sénégal et pourtant je ne vois guère à citer à leur sujet que deux opuscules, l'un de M. ADAM : *Légendes historiques du pays de Niore* (1904), l'autre de M. Robert ARNAUD : *L'Islam et la politique musulmane française suivi de la singulière légende des Soninkés* (1912).

Les Malinkés ont été plus heureux : nous avons sur eux le voyage *Dans la Haute-Gambie* d'André RANÇON en 1895 où sont étudiés les Malinkés de la Haute-Gambie. Nous avons surtout le bel ouvrage du commandant TELLIER intitulé modestement *Autour de Kita* (1898) et qui est encore actuellement ce qu'il y a de plus complet sur les Malinkés. Ajoutez-y *l'Essai de grammaire malinkée* (1896) et le *Dictionnaire malinké-français* (1900) d'un père de la Congrégation du Saint-Esprit (probablement le père ABIVEN) et nous avons ainsi le plus important de ce qui a été publié sur cette race.

Les Bambaras n'ont pas été aussi heureux : je ne vois guère à citer que le *Dictionnaire Bambara-Français* de Mgr BAZIN (1906) et l'étude du père Joseph HENRY, intitulée *L'âme d'un peuple africain : Les Bambara* (1910). C'est une étude très poussée des Bambaras au point de vue religieux.

Au delà de ces populations sont les Songhaïs, établis sur le Moyen-Niger, les Habbés, les Mossis, les Sénoufos, les Bobos, etc., établis dans la boucle.

Pour les Songhaï il faut citer d'abord le beau livre de Félix Dubois sur *Tombouctou-la-Mystérieuse* (1897), livre plus remarquable du reste au point de vue artistique, au point de vue « impressionniste » qu'au point de vue proprement historique et scientifique. Tel quel, il toucha le gros public, attira l'attention sur ces contrées lointaines. Beaucoup en sont encore à Tombouctou-la-Mystérieuse. A côté, voici, avec des qualités et des défauts exactement contraires, la *Monographie de Dienné* (1903) par Ch. MONTEIL, le futur auteur des Khassonké. Citons encore le *Manuel de langue songhaï* (1897) par HECQUARD et DUPUIS, les *Gow ou chasseurs du Niger* (1911), par DUPUIS-Yakouba. Cette même année Félix Dubois,

revenu dans ces contrées parcourues quinze ans auparavant, publiait *Notre beau Niger*.

Si nous quittons les bords du fleuve pour pénétrer dans l'immense boucle méridionale qu'il forme entre Bamako et Say avec Tombouctou comme sommet de triangle, nous entrons d'abord dans le pays montagneux des Habbés : ceux-ci ont été étudiés en 1907 par le lieutenant DESPLAGNES dans son *Plateau central nigérien*, livre dont les hypothèses plus que hardies sur l'origine générale des nègres soudanais ne doivent pas nous faire oublier l'étude particulière assez poussée qu'il contient des Habbés. Aucun autre ouvrage n'a été publié sur ces populations quoique diverses études aient été commencées sur place.

Les Mossis (et je mets avec les Mossis les populations voisines : Kipirsis, Gourounsis, Boussansés, Nioniossés, etc.) ont donné lieu à une littérature plus abondante. Il faut citer d'abord le livre du lieutenant MARC : *Le pays mossi* (1909), *l'Etude sur la langue des Mossi* (1910) de FROGER, *Le Noir du Soudan : pays mossi et gourounsi* (1912) de l'auteur de cette introduction. Enfin le livre que je publie aujourd'hui : *Le Noir du Yatenga* formera, si je ne me trompe, la plus importante contribution sociologique à l'étude des Mossis et des populations circonvoisines (Nioniossés, Yarsés, Samos, Silmi-Mossis, etc.). Comme on le voit, la matière commence à être fouillée et approfondie de ce côté. Il serait injuste de ne pas citer les noms du capitaine NOIRÉ, auteur de la première *Monographie du Yatenga* (1904), surtout de VADIER, auteur de la deuxième *Monographie du Yatenga* (1909) et de MOULINS, auteur de la *Monographie de Ouagadougou* (1909).

Quant aux Sénoufos et aux Bobos peu de choses ont été publiées sur eux. Je ne vois guère sur les premiers que *Le peuple siéna ou sénoufo* (1908-1909) de DELAFOSSE et *Le droit privé des Sénoufo du KénéDougou* (1913) de M. Th. ANDRÉ, sur les seconds que les notes publiées par l'administrateur GUÉBHARD dans la *Revue d'ethnographie et de sociologie* de mai-juin 1911.

En dehors de ces ouvrages particuliers des synthèses ont été tentées sur le Soudan français tout entier : ainsi la belle *Géographie économique du Haut-Sénégal-Niger* en deux volumes de MENAUD (1912). Ainsi surtout : *Le Haut-Sénégal-Niger : pays, peuples, langues, histoire, civilisation* (1912), en trois volumes, de DELAFOSSE. Ce dernier ouvrage, synthèse des travaux particuliers de l'auteur et des monographies demandées en 1909 par M. CLOZEL, alors gouverneur du Haut-Sénégal-Niger, à tous ses administrateurs, constitue un tableau magistral de l'histoire des races du pays et tel, dans le détail, qu'on n'avait pu jusqu'ici rien faire de pareil. Aussi bien en parlant tout à l'heure des principales races soudanaises aurais-je dû pour chacune d'elles citer le nom de DELAFOSSE car qu'il s'agisse des Malinkés ou des Bambaras, des Son-

ghais ou des Mossis, ou de toute autre population du Soudan français, sa contribution est particulièrement précieuse et importante.

Aussi bien les travaux antérieurs de cet auteur le prédisposaient-ils à faire la synthèse (surtout la synthèse historique et linguistique, car au point de vue sociologique proprement dit il n'était pas aussi bien préparé) des races du Soudan français. Si je ne me trompe DELAFOSSE débuta jadis par un *Manuel dahoméen* (1894) suivi d'un *Essai sur le peuple et la langue sara* (1898), population du Haut-Congo français. Cet opuscule d'une cinquantaine de pages fut suivi, d'un *Essai de manuel de langue agni* (1900), d'un *Manuel de langue haoussa* (1901) et d'un *Essai de manuel pratique de la langue mandé ou mandingue* (1901) (il s'agit ici de la langue dyoula ou mandé-dyoula qui se confond de fait avec le malinké ou le bambara). Puis vinrent les *Vocabulaires comparatifs de plus de 60 langues ou dialectes parlés à la Côte d'Ivoire* (1904), une étude sur *Le peuple siéna ou sénoufo* (1908-1909) dont j'ai déjà parlé plus haut, la *Monographie historique et ethnique du cercle de Bamako* parue dans la revue *l'Afrique française* en 1910, sans compter les délicieux *Etats d'âme d'un colonial* (1909). Ce bagage considérable, ainsi qu'une connaissance approfondie des historiens arabes, faisait de DELAFOSSE l'homme tout désigné pour entreprendre une synthèse des races du Haut-Sénégal-Niger, synthèse qui restera pendant longtemps maintenant la base et le point de départ des travaux postérieurs.

Si le Soudan français a été sérieusement étudié, comme on le voit, dans son ensemble comme dans son détail, depuis le début de la conquête jusqu'à nos jours, les colonies voisines ne sont pas non plus restées en friche. Ainsi pour la Guinée nous pouvons citer depuis les ouvrages de BAYOL et de NOIROT consécutifs à leur mission de 1881, l'ouvrage de MADROLLE *En Guinée* (1895) plus remarquable par le volume et la compilation que comme ouvrage original. — *La conquête du Fouta-Djallon* (1899) d'OLIVIER DE SANDERVAL, la *Notice sur la Guinée française* de FAMECHON (1900). C'est surtout depuis 1906 que les ouvrages intéressants se sont multipliés sur la Guinée française : nous citerons d'abord l'ouvrage de MACLAUD sur *Les Mammifères et les oiseaux de l'Afrique occidentale française* (1906), ouvrage qui s'applique surtout à la faune de la Casamance, de la Basse-Guinée et du Fouta-Djallon, puis celui de POBÉGUIN, *Essai sur la flore de la Guinée française* (1906). Ce bel ouvrage décrit particulièrement la flore de la Haute-Guinée (pays malinké : Kouroussa, etc.), celui de CHAUTARD, *Etude géologique et géographique sur le Fouta-Djallon* (1906). L'ouvrage de MACHAT, *Les rivières du sud et le Fouta-Djallon*, date aussi de 1906. C'est un ouvrage d'érudition, excessivement consciencieux, un modèle du genre sous ce rapport, n'oubliant aucun des documents publiés. Il est surtout relatif au milieu physique qu'il étudie dans le plus grand détail mais sa partie sociologique et historique n'est pas négligeable et peut être consultée

avec fruit également. Enfin, en 1907, André ARCIN publie sa *Guinée française* qu'il complétera en 1911 par son *Histoire de la Guinée française*. Ces deux volumes réunis constituent évidemment l'œuvre la plus considérable qui ait été publiée jusqu'ici sur le pays dont nous parlons. La partie historique est surtout admirablement exposée et fouillée dans le plus grand détail. Pour n'oublier aucun effort sérieux sur la Guinée française, mentionnons les deux opuscules de GRÉBARD (le même auteur qui a étudié les Bobos) sur le Fouta-Djallon. Ce sont : *Au Fouta-Djallon : Elevage, Agriculture, Commerce, Régime foncier* (1910) et *Au Fouta-Djallon : Cent vingt ans d'histoire* (1910). Le deuxième opuscule est rempli malheureusement d'erreurs de dates relevées par André ARCIN dans son *Histoire de la Guinée française*. A ces ouvrages ajoutons la notice du lieutenant BOUET sur les Tomas (1912).

La Côte d'Ivoire, sans avoir été aussi travaillée que la Guinée, n'en offre pas moins quelques ouvrages intéressants : on peut consulter *De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée* (1901) par le capitaine d'OLLONE, *Les Coutumes indigènes de la Côte d'Ivoire* (1902), questionnaires publiés par MM. CLOZEL et VILLAMUR, *Notre colonie de la Côte d'Ivoire* (1903) par MM. VILLAMUR et RICHAUD, manuel de vulgarisation, *Dix ans à la Côte d'Ivoire* par M. CLOZEL (1906), une courte étude parue dans les *Ouvriers des Deux-Mondes* sur le cultivateur et pêcheur du pays Adioukrou-Bouboury (Côte d'Ivoire) par M. ESCARD (1910). Enfin n'oublions pas que les ouvrages de DELAFOSSE cités plus haut : *Essai de manuel pratique de la langue mandé* (1901), *Essai de manuel de la langue agni* (1901), et *Vocabulaires comparatifs de plus de 60 langues ou dialectes parlés à la Côte d'Ivoire* (1904) concernent la Côte d'Ivoire, la langue mandé étudiée par l'auteur étant en fait la langue dyoula, la langue agni étant celle des populations de l'est de la Côte d'Ivoire venues du pays Achanti, et les vocabulaires comparatifs comprenant surtout l'étude des langues des lagunes, des Kroumen, des Agni-Achanti, etc.

Sur le Dahomey enfin nous avons, sans remonter jusqu'à l'ouvrage de l'abbé Pierre BUCHE sur *La Côte des Esclaves et le Dahomey* (1885), antérieur à notre occupation du pays, et jusqu'aux récits de voyage du colonel TOUTÉE *Dahomé, Niger, Touareg* (1896) et *Du Dahomé au Sahara* (1899), nous avons, dis-je, la *Notice sur le Dahomey* de FONSSAGRIVES (1900), *Dahomey et dépendances* (1900) de BRUNET et GIETHLEN, ouvrage plus poussé, *Notre colonie du Dahomey* de FRANÇOIS (1906), la *Mission scientifique au Dahomey* de HUBERT (1908) qui est une étude approfondie du milieu physique, enfin *l'Ancien royaume du Dahomey : Mœurs, Religion, Histoire* (1911) de LE HÉRISSE. De tous ces ouvrages il faut retenir comme les plus importants celui de HUBERT pour le lieu et celui de LE HÉRISSE pour l'histoire.

Nous ne serions pas complets si nous ne disions un mot des travaux embrassant l'ensemble de notre Afrique occidentale. Il nous faut signaler

à ce sujet les belles études botaniques d'Auguste CHEVALIER connues de tous, les travaux géologiques d'Henry HUBERT, déjà nommé au sujet du Dahomey. L'histoire de notre conquête d'autre part a été retracée d'une part par le lieutenant GATELET, *Histoire de la conquête du Soudan français* (1901) et d'autre part par MM. TERRIER et MOUREY, *L'œuvre de la troisième république en Afrique occidentale : L'expansion française et la formation territoriale* (1910). Enfin pour le folk-lore d'Afrique occidentale il faut citer les recueils de BÉRENGER-FÉRAUD (1885), de Ch. MONTEIL (1903), de De ZELTNER (1913) et du regretté EQUILBECQ, (1913 et 1915).

Comme on le voit, les Français n'ont pas fait qu'œuvre militaire et administrative au Soudan : ils ont fait aussi œuvre intellectuelle. Cette œuvre a suivi, a poussé sur le terrain de nos conquêtes. Elle est peu connue en France, il est vrai, n'intéressant guère que des spécialistes. Elle n'en est pas moins d'importance au point de vue de l'étude des civilisations primitives et elle touche à un haut degré la sociologie comme la philologie, la géographie comme l'histoire. Nous avons, dans le volume qui suit, tenté d'apporter notre modeste contribution à cette œuvre en étudiant méthodiquement et à fond un coin reculé de notre Afrique occidentale. Pussions-nous avoir ainsi fait avancer un peu la connaissance scientifique du nègre soudanais !

Adamville, le 1^{er} mars 1917.

L. TAUXIER.

Préface

Dans ce livre, fruit d'un séjour de près de trois ans dans le pays (septembre 1913 à juillet 1916), j'étudie le Yatenga ou cercle de Ouahigouya.

Le Yatenga est un pays soudanais situé au milieu de la boucle du Niger et formant comme la pointe nord du grand pays mossi dont le centre peut être placé à Ouagadougou.

Dans un livre antérieur (*Le Noir du Soudan : Pays mossi et gourounsi*, 1912) j'ai donné une esquisse du nègre mossi de Ouagadougou et surtout des nègres gourounsi de la région de Léo située au sud de Ouagadougou.

Poursuivant ces travaux je donne ici une étude aussi approfondie que possible des Mossis du nord.

Avec ces Mossis j'étudie :

- 1° Les Nioniossés ou Foulssés, race établie avant les Mossis dans la plaine des trois Volta.
- 2° Les Samos, race maudé, qui occupent le sud-ouest du Yatenga.
- 3° Les Yarsés, autre race maudé de cultivateurs-commerçants qui sont répandus dans tout le Mossi.
- 4° Les Silmi-Mossis, race mixte provenant d'un mélange de Peuls et de Mossis, qu'on trouve dans le Yatenga et dans le cercle de Ouagadougou.
- 5° Les Peuls du Yatenga appartenant aux tribus Dialloubé, Fittobé et Torombé.

Ces six races n'épuisent pas la liste de celles qui existent dans le pays. Comme nous le verrons plus loin, celui-ci comprend encore des Maransés ou Songhays et des Habbés ou Tombos mais les uns et les autres y sont trop peu nombreux pour pouvoir y donner la matière d'une étude sérieuse. Il faut les étudier chez eux, les Tombos dans le cercle de Bandiagara, les Songhai sur le Moyen-Niger, entre Tombouctou et Say.

Disons un mot maintenant de l'ordre d'analyse suivi par nous : nous commençons par étudier le lieu, facteur extrinsèque, comme dit H. SPENCER, mais de première importance car la géologie, l'hydrographie, le climat, la flore et la faune conditionnent puissamment la vie sociale surtout s'il s'agit de races inférieures. Puis nous passons au grand facteur, au facteur intrinsèque, à la race ou hérédité, qui domine encore plus puissamment la vie sociale que le facteur extrinsèque. L'étude de la race est

suivie de celle de son évolution (histoire). De la rencontre de ces deux grands facteurs découlent : 1° le travail ; 2° la famille ; 3° le mode d'existence ; 4° les pouvoirs publics ; 5° la religion et 6° les cultures intellectuelles. Nous passons ainsi en revue et nous étudions, dans un ordre aussi naturel que possible, la vie économique, la vie familiale, la vie coutumière, la vie publique, la vie religieuse et la vie intellectuelle des Mossis du Yatenga et des races annexes.

Nous croyons que cet ordre d'analyse est le meilleur qui ait été encore adopté dans ces études de sociologie descriptive (et, autant que faire se peut, explicative). C'est celui de la science sociale, celui de LE PLAY et de Henri de TOURVILLE, avec, toutefois, une sérieuse modification : au lieu de mettre la race en dernier lieu et à la fin de la nomenclature analytique, comme le fait H. de TOURVILLE, nous la mettons en première ligne, tout de suite après le Lieu ou Milieu physique. Nous pensons qu'il est inutile de justifier cette modification.

Ajoutons en terminant que j'ai profité de la publication de cet ouvrage pour rectifier quelques erreurs, grosses ou petites, qui avaient été commises par moi dans *Le Noir du Soudan : pays mossi et gourounsi*. Les rectifications trouveront place en lieu convenable.

LIVRE PREMIER

Le lieu

Le coin du pays soudanais que nous étudions est situé au milieu de la boucle du Niger sur le 13° 1/2 de latitude nord environ et le cinquième degré de longitude ouest.

Nous verrons plus loin, à la Partie Historique, à quoi le Yatenga doit son nom. Disons simplement pour le moment qu'il forme la partie supérieure, septentrionale, des contrées mossi dont Ouagadougou peut être considéré comme le centre et qui s'étendent jusqu'à Tenkodogo et Fada N'Gourma. Les Mossis, probablement au XIII^e siècle, envahirent le Yatenga par le sud-est et y formèrent un petit royaume nègre qui vécut indépendant jusqu'en 1896. A cette époque le Yatenga fut conquis par nous et devint le cercle de Ouahigouya.

Le cercle de Ouahigouya est borné au nord-ouest par les Tombos ou Habbés du cercle de Bandiagara, au sud-ouest par les Samos et les Bobos du cercle de Dédougou (anciennement cercle de Koury), au sud et au sud-est par les Mossis du cercle de Ouagadougou, enfin au nord-est par les Peuls de Djibo et de Dori.

En définitive, ce cercle, c'est la pointe nord des Mossis dans la boucle du Niger, dans la direction de Bandiagara et de Mopti. Mais il comprend plusieurs races (comme du reste tous les cercles du Soudan) car d'abord les Mossis y trouvèrent une population antérieure en y arrivant, à savoir les Nioniossés ou Foulés qu'on trouve aussi, mais en beaucoup plus petit nombre à Ouagadougou et à Fada N'Gourma. Dans le Yatenga les Foulés se sont maintenus en bien plus grande quantité et forment encore la population la plus nombreuse du cercle. Puis les Yarsés, race mandé, vinrent s'établir dans le pays pour y faire du commerce. D'autres Mandés, les Samos, purs cultivateurs ceux-ci, vinrent aussi s'y établir. Enfin il y a des Peuls dans le nord-ouest, le nord et l'est du Yatenga, des Maransés ou Songhays établis surtout dans le nord et faisant du commerce et de la culture comme les Yarsés, quelques Habbés dans le nord-ouest. Ajou-

tons que dans le sud-est il y a une race mixte, les Silmi-Mossis, composée de Peuls et de Mossis et curieuse à étudier. Comme on le voit, les races ne manquent pas dans le cercle de Ouahigouya, quoique ce soit en gros un cercle mossi.

Il compte environ 250.000 habitants parmi lesquels on doit citer environ 100.000 Foulés ou Nioniossés, 70.000 Mossis, 20.000 Samos, 20.000 Yarsés, 20.000 Peuls, 5.500 Silmi-Mossis, 5.000 Songhays et 500 Habbés. Cette répartition des races du Yatenga surprendra certainement quelques personnes au courant des études soudanaises, mais je la crois approximativement exacte. Lorsque je suis arrivé dans le pays, j'étais persuadé comme tout le monde que les Mossis formaient le fond de la population et étaient les plus nombreux, mais au fur et à mesure de mes tournées de recensement je me suis aperçu que partout, dans les cantons les plus mossis, la population foulé existait concurremment avec les Mossis, aussi nombreuse et même plus nombreuse que ceux-ci, tandis que dans d'autres régions (nord-est et nord surtout) il n'existait presque que des Foulés et très peu de Mossis. Je crois donc qu'il faut renverser les chiffres donnés par Vadier et adoptés par Delafosse qui indiquent (*Haut-Sénégal-Niger*, tome I, p. 168) 141.909 Mossis contre 33.425 Nioniossés. Une étude approfondie et sur place m'a en effet, comme je le disais tout à l'heure, permis de constater que sur la somme de la population totale mossi-nioniossée il y a bien $\frac{3}{5}$ de Nioniossés et $\frac{2}{5}$ seulement de Mossis (Voir à ce sujet Appendice n° 1).

Le Yatenga forme une espèce de plaine ou de plateau appuyé au nord-ouest à la falaise de Bandiagara et qui se continue vers le sud et le sud-est dans la direction du pays mossi, boussansé et gourounsi. C'est la plaine des trois Volta. Dans sa partie septentrionale, qui constitue justement le Yatenga, cette plaine appartient à la région nord-soudanaise. C'est dire qu'elle est peu riche en végétation et médiocrement arrosée. Il y tombe en moyenne 65 centimètres d'eau par an alors qu'à Ouagadougou il en tombe déjà 82 ou 83, 2 mètres environ dans la Haute-Guinée et dans le Fouta-Djallon, 4 mètres dans la Basse-Guinée et dans la Côte d'Ivoire. Ces indications suffisent à situer en gros le Yatenga au point de vue climatologique et par conséquent au point de vue de la flore. En revanche il est assez bien ventilé.

Nous venons de dire que le Yatenga était une plaine. D'une façon générale c'est vrai, mais si nous entrons dans le détail ce n'est pas parfaitement exact. Le Yatenga est couvert au contraire de petites élévations ferrugineuses, mais si petites que l'on ne peut les appeler montagnes, si petites que le nom même de collines est ambitieux ici. Ces élévations n'ont le plus souvent pas plus de 20 mètres de hauteur, quelques-unes atteignent 50 mètres, les plus hautes ont 100 mètres, 150 mètres. En définitive la plaine du Yatenga se compose d'une série de petites collines, de petits plateaux, de petites vallées. A aucun endroit on ne trouve de surface par-

faitement plane, partout il y a apparence de collines ou de montagnes, mais cela avec des reliefs si médiocres, des altitudes si dérisoires qu'en définitive le pays mérite parfaitement dans son ensemble le nom de plaine que l'on lui donne généralement.

Cependant il faut ajouter que le sud-est du Yatenga est plus montagneux que le reste du cercle (cantons du Zitenga, du Riziam et du Ratenga). Il y a là véritablement de petites montagnes, de vraies collines. On trouve encore des dômes de quelque importance dans le nord-est, comme le dôme de Tibbo.

Le système de collines du sud-est du Yatenga se relie aux collines du cercle de Kaya et au système montagneux du Kipirsi, pays situé au sud du cercle de Ouahigouya.

D'une façon plus générale ces hauteurs se relient au système montagneux de la Côte d'Ivoire, du Libéria, du sud de la Haute-Guinée et du Fouta-Djallon. Ce sont les derniers mouvements de ce système qui prolonge ses ondulations de terrain jusque dans le Sahara.

Mais passons la parole à Vadier qui décrit ainsi le Yatenga au point de vue orographique dans sa Monographie de 1909 :

« Le Yatenga, dit-il, est couvert de collines ou de petits mouvements de terrain. Parfois ces collines atteignent jusqu'à 150 mètres de hauteur.

Au nord-est, à 30 kilomètres environ de Ouahigouya, s'étend une chaîne de petites montagnes allant de Kombouri jusqu'à Barga sur une étendue d'une quarantaine de kilomètres et orientées nord-ouest sud-est avec des altitudes variant de 40 à 80 mètres.

Plus au nord, au delà d'Ingahné, se trouvent quelques mamelons assez élevés ; de même à l'ouest et au sud-ouest entre Dio, Diogoré et Lankoy, on rencontre quelques collines.

Les deux massifs les plus importants sont ceux de Kalsaka et du Riziam. Près de Kalsaka (à 70 kilomètres au sud-est de Ouahigouya) s'élèvent quelques collines formant une chaîne orientée est-ouest et dont quelques-unes atteignent 150 mètres d'altitude au-dessus du sol.

Le massif du Riziam part des environs de Tikaré, à 80 kilomètres au sud-est de Ouahigouya, se dirige vers le sud-est sur une longueur de 30 kilomètres environ, se joint à la chaîne de Sabacé, puis se continue dans la province de Pikoutenga (Kipirsi). Ces hauteurs varient entre 40 et 100 mètres ».

Tout le Yatenga est horriblement mal arrosé. En gros il faut donner tout de suite ce détail important qui montre ce qu'est le système hydrographique du Yatenga ; partout les habitants sont obligés d'avoir recours à des puits pour se procurer de l'eau ; dans quelques localités du nord et du nord-est ils remplacent les puits par des mares. Il n'y a qu'un seul endroit où ils peuvent se passer de puits et de mares. C'est au lac Bama, à l'extrémité sud-est du cercle, au milieu des petits massifs montagneux du Riziam et du Ratenga. Et encore le lac Bama est-il transformé à la saison

